

L'écrivain n'écrirait plus

Daniel Gagnon

Volume 34, Number 5 (203), October 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31425ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, D. (1992). L'écrivain n'écrirait plus. *Liberté*, 34(5), 130–134.

ENTRE DEUX LIVRES

DANIEL GAGNON

L'ÉCRIVAIN N'ÉCRIRAIT PLUS

Mes pieds ne touchent plus le sol et je cours vers la Mort de toute la force de ma plume. Je ne connais pas la paix. La vie, comme elle se présente, ne me paraît pas la peine d'être vécue, la langue, telle qu'elle existe, ne me paraît pas valoir la peine d'être écrite. Elle n'est pas apte à révéler les secrets du cœur, les vérités de l'âme.

Il faudrait une autre langue. Je cherche cette autre langue dans les dictionnaires étrangers, j'espère y trouver des mots pleins, vrais, pas ces mots plats et vidés de leur sang de ma langue maternelle. Et puis les dictionnaires parlent tout seul.

La langue s'écrit elle-même, car elle porte en elle un sens caché par des siècles d'inertie et de latence. Le grand fleuve de la langue peut se réveiller, car il y a une énergie incluse dans le creux de ses mots. Les enfants ont le pouvoir de faire chanter la langue, les vieux aussi. Je voudrais faire de même. Je veux laisser parler la langue, sans l'enrober, sans l'apprêter de quelque façon que ce soit, pour plus de vérité.

Tout n'est pas perdu, l'origine de la langue peut ressortir, resurgir, car sa pureté gît au fond. Retrouver la pureté originelle du mot et la manifester est mon ambition. Ouvrir le coffre au trésor, entendre les premiers mots du monde, ceux qui ne trompent pas, des mots chantants, des mots harmonieux et sonores.

On l'a chassée de la Ville éternelle, maintenant elle se meurt la Poésie. Son chant s'éteint et la clé des cieux tombe dans la boue, se perd dans le chaos informe. La Parole est perdue.

Je veux croire que cette parole perdue est enfouie dans la langue morte, qu'elle est latente et qu'elle brille au fond de la nuit. Les mots voudraient être assez puissants pour tout exprimer, pour rayonner dans la boue et être capables de se faire bouquets fleuris et vivants, nénuphars et lotus se reflétant sur l'eau et dans le ciel, ils voudraient être si lumineux qu'ils pourraient réveiller les morts.

S'il le pouvait, l'écrivain n'écrirait plus.

J'ai parfois l'impression que je ne suis pas le seul. Je n'écris pas seul. Je porte tous les lecteurs et lectrices en moi, et que me sert de crier de rage, seul dans le désert, ou de veiller le cadavre de la littérature au milieu des lamentations?

Ah! s'il pouvait, l'écrivain, écrire le Livre! l'unique Livre qui dirait tout et qui, par le seul pouvoir des mots, inventerait le monde!

Je traverse indemne les souvent dangereuses et trompeuses forêts de mots, mais ces longs périple périlleux me laissent insatisfaits, car toutes les pierres précieuses, toutes les perles rares que j'ai trouvées en chemin, je les ai perdues, je n'ai pas pu les rapporter, elle m'ont troué les mains et sont tombées dans la boue à la ligne d'arrivée. Une fois le livre publié, le soir même du lancement, il me semble que tout s'était refroidi, les mots s'étaient glacés et ne voulaient plus rien dire.

Pourtant, il y avait le chant qui parfois pouvait faire oublier le mensonge des mots, le chant qui pouvait faire communiquer l'écrivain, le lecteur et la lectrice, d'âme à âme.

Oui, je voyage dans les contrées fabuleuses des royaumes intérieurs. Je peux même m'y aventurer en éclaireur parfois et recevoir des avertissements des anges, capter des ondes d'outre-monde, je peux ramener avec moi des étincelles divines, des tisons brûlants et sacrés, quasi impalpables, oui je peux me risquer dans les labyrinthes profonds et tortueux de mondes inconnus des humains.

Je peux, grâce au privilège de l'inspiration, remonter le cours du temps ou me projeter dans l'avenir, révéler certaines choses et faire le lien entre la terre et les dieux cachés en elle, je le peux! J'ai ces pouvoirs! Je peux avoir des visions, des songes, des augures qui pourront donner un peu d'espoir à l'humanité mélancolique et découragée, un peu de force à la terre épuisée, oui je le peux, mais je ne le peux pas seul.

Nuit après nuit, je ne peux pas partir seul et ramener des trésors dont l'humanité ne veut pas, des coffres d'or étincelant dont on ne voudra pas même soulever le couvercle, coffres et trésors qui ont pourtant ceci de très particulier qu'ils sont éminemment accessibles, cachés seulement dans le cœur de chacun et chacune, voilés par les vieux mots cyniques et incrédules, dissimulés par les vieilles habitudes d'un langage vidé de sa vérité.

Non, je ne pourrai pas parler de beauté à une humanité qui n'est pas consciente de sa propre beauté, qui n'est pas consciente d'elle-même. Je ne serai pas le saint, non, je serai barbare plutôt avec elle! Pire qu'elle, même! L'éclaireur reviendra sur ses pas. Je ne voudrai pas jouir de mes découvertes et de mes visions sans elle. Ma joie ne peut être qu'une joie solidaire, entière et partagée.

Je ne voudrai pas franchir seul les portes du rêve. Les lecteurs doivent aussi rêver. Que me sert-il de réussir des livres que personne ne lit? Mes livres, aux «dons d'enfance et d'émerveillement», n'ont aucune existence sans la lecture

du lecteur. Mes signes sont plus insignifiants que les traces et les zigzags des limaces et des colimaçons sur le sable, personne ne les lit, sauf le critique, ils ne sont pas plus vibrants qu'un charabia, personne ne s'en étonne, sauf les membres payés des jurys, ses mots sont plus invisibles que n'importe quels graffiti sous les ponts.

Prophète informatisé dans le désert de l'institution littéraire, il me suffirait d'appuyer sur la commande «effacer» et de cliquer sur «jeux de ping-pong» pour que tout son problème littéraire se règle.

On n'a pas vendu plus de cent exemplaires de mon dernier livre. Et comme me confiait mon amie écrivaine Marie José Thériault, qui n'avait guère vendu plus d'exemplaires de son dernier recueil, nos livres restent lettre morte. Pourquoi ne cesserions-nous pas de publier?

Écrivains et écrivaines, nous devrions nous taire. Nous pourrions simplement photocopier nos manuscrits par dix ou vingt et les distribuer aux amis, dans la quasi-clandestinité comme le faisait Albert Laberge. Pourquoi faire tout ce bruit inutile autour de la littérature? Si la littérature n'est pas, pourquoi s'acharner à vouloir en donner la représentation et l'apparence?

Aussi déterminé que je sois, je ne veux pas faire mes conquêtes seul, je ne veux pas seul briser des écrans de fumée. J'ai parfois l'impression de lutter contre de pures ombres. Je voudrais voir le monde se transformer, mais je refuse d'être un missionnaire prêchant aux arbres de la forêt.

Je refuse de connaître le sort d'Hubert Aquin, de Claude Gauvreau, de Saint-Denys Garneau, de Réjean Ducharme, de Marie-Claire Blais, d'Émile Nelligan, de Laure Conan... Je refuse!

Non, je ne me ferai pas, non plus, l'illusion glorieuse, orgueilleuse et aveugle, de l'artiste créant la beauté pour la

beauté, créant des mots pour des mots, sans se soucier de qui peut voir la beauté, sans s'inquiéter de qui peut entendre les mots.

Car les mots ne sont pas mes mots à moi, les mots portent l'humanité en eux, et toute l'humanité doit avancer d'un même pas. Je ne peux pas voler ces mots pour mon seul profit, pour ma seule gloire, car ce serait bien inutile, à quoi me servirait mon beau plumage dans la solitude? Je ne me célébrerais que moi-même, misérable et maudit, encensé et rejeté, intouchable. Tout cela ne serait que littérature une fois de plus.

Non, l'écrivain ne veut être ni sacré ni maudit, il souhaite être avec tous et désire que tous soient avec lui.